

Renaud Camus

K. 310

Journal 2000



K. 310

Renaud Camus

K. 310

Journal 2000

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur / Librairie Arthème Fayard, 2003
ISBN : 2-86744-954-5

www.pol-editeur.fr

à Jacqueline Voillat

If the Discourse be meerly Mentall, it consisteth of thoughts that the thing will be, and will not be; or that it has been, and has not been, alternately. So that where-soever you break off the chayn of a mans Discourse, you leave in a Praesumption of it will be, or, it will not be; or it has been, or, has not been. All which is opinion.

Hobbes, *Leviathan*

Samedi 1^{er} janvier, cinq heures de l'après-midi. Il y a si peu de visiteurs en ce moment, on s'habitue si bien à l'idée qu'il n'y en aura pas, on oublie si parfaitement qu'il puisse y en avoir, que s'en présente-t-il en effet les lits ne sont pas faits, des vêtements traînent partout, on n'est pas habillés, le concerto de Grieg fait un vacarme d'enfer tandis qu'un bain est en train de couler, toutes portes ouvertes. Encore heureux qu'on ne soit pas occupés à s'envoyer en l'air...

Dimanche 2 janvier, onze heures du matin. Hier soir Pierre et moi avons emmené ma mère et son amie Mme de Rigaud, la voisine, faire la tournée des crèches illuminées, dans notre canton de Miradoux. Ces crèches sont une tradition récente, qui remonte à quatre ou cinq ans à peine. Mais l'usage s'est heureusement acclimaté, et rencontre un grand succès.

Tous les ans est choisi un thème, que chaque village se charge d'illustrer à sa façon : les provinces de France, les pays d'Europe, les diverses civilisations de la terre. Cette année le thème arrêté est celui des époques. Plieux a choisi les deux Empires, le premier et le second d'un coup, c'est une combinaison assez hardie. Castet-Arrouy illustre la Renaissance, avec plus de faste que toutes les autres communes, comme chaque fois. À

Sainte-Mère on a élu l'époque gallo-romaine, à Sempesserre le règne de Louis XIII, à Gimbrède le Moyen Âge, à Flamarens le siècle des Lumières, et ainsi de suite.

Nos dames avaient déjà visité chaque commune. Mais leur première expédition avait eu lieu le jour, et elles voulaient à présent revoir les crèches éclairées, car elles s'étaient laissé dire que c'est ainsi que le spectacle se présente sous son meilleur aspect.

Comme à notre retour M. de Rigaud, impatienté, avait dîné en l'absence de sa femme, nous avons invité Mme de Rigaud à partager notre repas. Elle dresse un tableau très coloré du Plioux et du Lectoure de jadis, tels qu'elle les a découverts au moment de son mariage, en 1938. Elle dit que les personnes de sa génération sont les dernières à avoir connu la paysannerie française, qu'elle a vu disparaître sous ses yeux. Elle se dépeint elle-même comme une paysanne – ou du moins comme appartenant par toutes ses fibres à cette société paysanne révolue.

Élevée dans l'Hérault des montagnes, passionnée d'étymologie et surtout de toponymie, grande marcheuse, elle évoque à merveille, aussi, ces hauts plateaux de l'Espinouse que jeune fille elle a parcourus en tous sens, à partir de ce petit château de Rosis que je suis allé voir l'an dernier en pensant à elle, au-dessus de la vallée du Jaur et des gorges d'Héric, entre Saint-Pons-de-Thomières et Lamalou-les-Bains.

Six heures du soir. Dans les tout derniers jours de l'année dernière, je cherchais chicane, ici même, à feu Nathalie Sarraute et à un texte d'elle, un extrait de *Tu ne t'aimes pas*, où elle tournait en ridicule les gens qui osent se dire heureux, et plus encore ceux qui prétendent avoir connu « vingt ans de bonheur ». Comment peut-on connaître « vingt ans de bonheur », demandait Sarraute, alors qu'il n'y a pas une seule journée où l'on n'éprouve des sentiments et des impressions mélangées, contradictoires, qui suffisent à établir que le bonheur n'est qu'un mot, un mot conventionnel et inexact? Ces critiques me paraissaient sans fondement, et relever d'une animosité gratuite, assez désagréable. Certes il est bien vrai que rien n'est agaçant comme les gens qui se vantent de leur bonheur, et en en font un obscène étalage; mais bien vrai aussi, trouvais-je, qu'il est des périodes de notre vie où par comparaison, au moins, nous sommes heureux.

Aujourd'hui je n'en suis plus si sûr. Je suis même à deux pas de capituler devant Sarraute. En ces périodes même où paraît dominer en nous le bonheur, nous ne sommes nullement à l'abri du souci, de la contrariété, voire de l'angoisse et de la mélancolie.

Comme il était à prévoir, ma mère est l'instrument de cette révision d'opinion. Les familles en général, et les mères en particulier, sont très

souvent, je le crois, ce qui nous rappelle à la tristesse fondamentale d'exister, à ce vieux fond de malheur dont elles sont le creuset, à ce mélange de peur, de respect, de rancune, de culpabilité qu'elles nous imposent comme une *ur-Suppe* définitive. Je comprends les fils indignes qui tirent un trait sur tout cela, qui bâtissent un mur, qui se rendent aveugles et sourds, qui mettent des centaines ou des milliers de kilomètres entre eux et la menace de cette glu de désolation où la famille veut les rouler, ou bien les roule sans le vouloir, par simple malédiction de structure. Je les comprends, mais je ne suis pas prêt à les imiter. Et certainement ne le serai jamais : il est trop tard.

Pourtant ces brusques et tenaces remontées de la vieille souffrance s'opèrent sur une mer calme, et pendant un heureux voyage. Je n'en suis pas encore arrivé, tout de même, à donner entièrement raison à Sarraute. Sans doute il n'y a pas de bonheur sans nuages ; ni d'océan si tranquille qu'il ne laisse transparaître souvent, au cours de la traversée, des profondeurs terrifiantes. Il reste que certaines croisières sont plus réussies que d'autres, même si l'on ne s'entend pas également avec tous les passagers. Pour celle de cet hiver je ne suis pas mécontent d'avoir pris un billet – d'autant qu'il m'a été offert.

Mercredi 5 janvier, six heures du soir. Une magnifique deuxième symphonie de Brahms, à la radio, dans la voiture, comme nous revenions de Naudin, tout à l'heure : je me demandais quels pouvaient bien être cet orchestre de premier ordre et ce très grand chef, et j'ai attendu les dernières mesures et la désannonce pour en avoir le cœur net, alors que nous étions depuis longtemps au pied de la maison. Vienne ? Berlin ? Tout de même pas Londres, ni New York ?

Orchestre national de France, sous la direction de Marek Janowski. Concert du 8 janvier de l'année dernière, si je me souviens bien. Comme quoi...

Jeudi 6 janvier, six heures du soir. Promenade à la butte sans nom, à l'instant. Ciel gris-rose, bleu très pâle. L'air est blond. Il n'y a aucune brume – seulement une sorte d'épaisseur vaporeuse du vide, teintée d'or en poudre. Le long des sillons de terre beige s'alignent des pousses

infimes, qui ne savent même pas qu'elles sont vertes, tant leur vert est une chose délicate et jeune, pâle et pourtant acidulée. Est-ce là ce qu'on appelle *le blé en herbe* ?

Il ne cache pas le sol. Suivant la pente des champs et de chacune de leurs courbes on voit du vert ou bien du beige, qui sont partout mélangés mais dont l'un l'emporte ici, l'autre ailleurs, en des ondulations larges, toujours parfaitement mesurées.

J'ai dormi sur le banc qu'on a mis sur la butte. Il n'est qu'une simple planche, qu'on a couchée sur deux grosses bûches, exactement à l'endroit où j'ai envisagé de me faire enterrer un jour, si c'était possible. Les cinq chiens à mes pieds j'ai eu sur mon tombeau un sommeil doux, couleur de cendre et de gazon, couleur de l'air. Veillaient sur moi le grand silence d'hiver, et ce vide énorme sur la campagne moutonneuse que l'on vient chercher là, à Saint-Créac, face à d'invisibles montagnes.

Vendredi 7 janvier, dix heures du soir. Toute la première semaine de l'année s'est passée à des contingences, dont je sors à peine – et déjà il s'en profile d'autres...

J'ai été assez efficace, mais c'est bien du temps perdu, perdu pour le vrai travail. Des heures se sont envolées en mémoire fiscal, pour la Cour administrative d'appel ; en correction des épreuves des *Délicatesses*, pour la P.O.L ; en mise en forme d'un très long entretien que j'avais donné à la revue *Genesis*, et dont la transcription fidèle me montrait bredouillant des platitudes intriquées, comme d'habitude. Je suis même allé voir un banquier, le directeur du Crédit agricole, à Lectoure, pour lui emprunter de quoi rembourser mes deux emprunts à la BNP, que j'avais contractés en 1992, au taux de douze et demi pour cent. Le Crédit agricole me prêterait bien trois cent cinquante mille francs, à six pour cent. Et de la sorte j'économiserais cinquante mille francs, sur cinq ans. Mais il faudrait payer une pénalisation de rupture de contrat, à la BNP, et des frais de notaire pour le transfert d'une hypothèque d'une banque à l'autre. Du coup les cinquante mille francs ne seraient plus que trente mille, en mettant les choses au mieux. Ma paresse trouve que c'est bien peu, pour toute la paperasserie requise et les démarches impliquées.

Mardi 11 janvier, six heures du soir. Nouvelles sur France 2 : « La Belgique donne une leçon au reste de l'Europe, et spécialement à la France. » Le ton du journaliste ne laisse aucun doute : la Belgique donne un exemple, un *bon* exemple, un si bon exemple que les autres pays d'Europe, et spécialement la France, devraient avoir honte de ne pas le suivre immédiatement, et surtout de ne l'avoir pas donné eux-mêmes. Or quel est ce merveilleux exemple que donne la Belgique ? La Belgique a décidé d'offrir des papiers à la plupart de ses immigrés clandestins...

Il est possible que ce soit une bonne chose en effet. Il est possible aussi que c'en soit une mauvaise. Mais enfin c'est là un objet de discussion, il me semble – c'est même le moins qu'on puisse dire. Est-ce qu'il appartient à une télévision de service public, sur des questions qui intéressent fondamentalement l'avenir du pays, de dire soir après soir ce qu'il faut penser, et toujours dans le même sens ? Et d'impliquer que ce qu'il faut penser d'après elle ne jouit pas seulement d'une supériorité intellectuelle, mais surtout d'une supériorité *morale* ? Et pas seulement d'une supériorité morale, mais même d'un monopole de la vertu morale ? Tous les jours nous sommes sommés de nous mettre bien ça dans la tête : le bien, c'est de nous mélanger indéfiniment aux autres peuples, d'ouvrir toujours plus large les frontières, d'accueillir toujours plus d'immigrés, en somme de renoncer à être ce que nous sommes, de disparaître en tant que peuple.

La loi, pour sa part, ne dit pas que cela seul soit vertueux, ni même que cela seul soit légal. Les Français dans leur majorité ne pensent pas forcément que cela seul soit opportun. Mais la télévision le dit, et même elle le serine. La radio le dit, et même elle le rabâche. La plus grande partie de la presse le martèle. Qui sont-elles pour décider pour nous ? Quel droit ont-elles de nous imposer leur vision du monde, dont rien ne prouve, jusqu'à présent, qu'elle ait en réserve plus de bonheur, plus d'harmonie civile, plus de dignité et de hauteur de civilisation que n'en ont les autres façons d'envisager l'histoire et de juger du cours de choses ? Aux grandes institutions journalistiques, qui a donné non seulement la parole, mais l'*exclusivité* de la parole ?

Jeudi 13 janvier, dix heures du soir. Je suis allé à la cérémonie des vœux à l'hôtel de ville de Lectoure. Je m'étais si peu montré, dernièrement, que d'aucuns pensaient que j'avais quitté le pays. De fait il n'est pas possible pour moi de continuer à prétendre à un rôle culturel, ne serait-ce que dans cette maison, si je m'obstine à jouer les parfaits ermites.

C'est pourtant bien ma tentation. Je n'aimerais rien tant que de *disparaître*. Même à la vie de prison il me semble que je trouverais des charmes, si la vie de prison c'était trois repas par jour, d'un quart d'heure chacun, et tout le reste du temps à soi. Mais je crois comprendre que ce n'est pas exactement cela, hélas. Derrière les barreaux on est sans doute importuné par ses compagnons de cellule. Radios et télévisions retentissent toute la journée, probablement. Il doit être impossible de se concentrer.

La vie de couvent, alors ? Mais il faudrait n'être pas obligé de se faire moine...

Non, plutôt la vie d'hôtel, décidément. On descend prendre ses repas, on n'a pas de courses à faire, quelqu'un s'occupe pour vous de votre ménage, on peut se promener une heure ou deux et recevoir ses amours, ou partager avec elles la chambre ou la suite. On choisit des villes inconnues, personne ne sait que vous y êtes, on n'a plus d'existence sociale.

Je ne comprends pas par quelle aberration de l'esprit j'ai pu aller me charger volontairement de toutes les contraintes qui m'accablent. Il y a bien ici des personnes qui sont censées m'aider, et elle m'aident un peu, mais il faut tout de même passer beaucoup de temps à leur dire précisément en quoi elles peuvent m'aider, et comment. Et si on ne leur donne pas ce temps-là, rien ne se fait.

Comme d'habitude, je m'appuie sur ma paresse pour travailler. J'ai si peu envie d'écrire le livre à propos d'Albers que ce défaut d'enthousiasme me sert de pivot pour dispenser beaucoup d'énergie aux *Vaisseaux*. J'aimerais ne m'occuper qu'à cela. C'est loin d'être possible.

Il est convenu depuis des semaines avec Marianne Alphant qu'à partir d'après-demain samedi je participerai à Beaubourg à la lecture intégrale d'*À la recherche du temps perdu*, menée par les écrivains français d'aujourd'hui. Seulement, le Centre Georges-Pompidou est en grève depuis trois jours, et je ne savais plus, du coup, si je devais me rendre à Paris ou pas. Marianne me dit à présent que la grève paraît s'apaiser. Je prendrai donc la route demain, comme c'était ma première intention. Mais je vais devoir passer par Clermont, car il me faut ramener ma mère chez elle.

Il avait été question qu'elle vienne avec moi à Paris. Elle dit maintenant qu'elle doit rentrer chez elle pour s'occuper de "ses affaires". À vrai dire ce sont aussi les nôtres, mais elle ne nous encourage guère à y mettre le nez. Ma sœur, mon neveu, ma nièce et moi avons reçu du papier timbré nous avisant de la mise en vente, par saisie judiciaire, du petit studio du front de Seine que j'occupe quand je suis à Paris. C'est la propriétaire de la dernière maison de mes parents, à Clermont, qui a obtenu la liqui-

dation de ce studio pour se dédommager de tous les loyers qui ne lui ont pas été payés. Les charges du studio ne sont pas acquittées non plus. Ma mère est convaincue qu'elle peut encore arrêter la machine. Je me demande bien comment elle y parviendrait. Mais sa contre-attaque ne peut être menée que de Clermont, semble-t-il.

Robbe-Grillet devait ouvrir aujourd'hui la série des lectures proustiennes, à Beaubourg. Il est malade et il a fallu le remplacer. Marianne m'apprend qu'il est terriblement affecté par les ravages que la grande tempête des derniers jours de 1999 a causés à son château normand, aux arbres de son parc, et surtout aux serres où était conservée sa collection de cactées.

Le maire de Lectoure a annoncé ce soir qu'il abandonnait ses fonctions. L'an dernier il a perdu son siège de sénateur. Il dit avoir l'intention de se consacrer tout entier à son ultime mandat, celui de conseiller général.

Paris, front de Seine, dimanche 16 janvier, dix heures du matin. Voici peut-être le dernier, ou l'un des derniers, de mes séjours dans cette tour du front de Seine, car ce studio doit être mis en vente forcée en février ou en mars prochains. C'est pour éviter qu'il le soit, et pour "s'occuper de ses affaires", comme elle le dit mystérieusement, que ma mère a regagné Royat avant-hier. Devant moi-même venir à Paris pour les lectures de Proust à Beaubourg, je pensais la laisser à Brive, où serait venu la chercher un homme qui à l'occasion lui sert de chauffeur, à Royat. Mais cet homme n'était pas disponible. J'ai donc accompagné ma mère jusqu'en Auvergne, dans la journée de vendredi.

En chemin deux choses m'ont frappé, assez contradictoires. D'abord, et comme d'habitude, l'extraordinaire enlaidissement du paysage, qui se poursuit et s'accélère. Le vieux Balthus, interrogé récemment par *Le Nouvel Observateur*, comme nombre d'autres personnalités, sur ce qui lui paraissait le caractère le plus marquant du XX^e siècle, déclarait que c'était la laideur, et que le XX^e siècle était sans conteste, à ses yeux, « le siècle de la laideur ». Il a raison, et le XXI^e siècle ne commence pas sous de meilleurs auspices, loin de là. Plus précisément, peut-être, nos temps sont ceux de la *camelote*. Tout ce qu'on voit de neuf, le long des routes, est de qualité au-dessous du médiocre, non seulement par l'esthétique, évidemment, mais par la matière, le matériau. Partout la terre est blessée par une prolifération de bicoques, d'ateliers, de hangars, de garages, d'hôtels qui tous portent la marque du vite et mal bâti, et qui sont une

insulte non seulement au paysage mais aussi au bâti ancien, qu'ils souillent et pervertissent, même s'ils en exaltent aussi les vertus, par triste comparaison.

Dès avant Ussel, en revanche, apparition éblouissante de tous les monts d'Auvergne, couverts de neige et formidablement majestueux, dans leur isolement lointain. Le Sancy se présente d'abord comme un Fuji Yama, ou seulement comme un Canigou, ce qui n'est déjà pas si mal. On contourne par le nord ce massif des monts Dore, et l'on arrive de face sur la chaîne des Dômes, non moins enneigée, non moins grandiose. Dès la traversée du Limousin, dès les environs de Tulle, on a retrouvé ces espaces ouverts, ces prairies offertes au pas, ces ruisseaux en liberté, ces landes qui sont le territoire de mon enfance, et dont la vastitude me manque si fort en Gascogne. Appel des origines? Je ne suis pas sûr de ce que sont vraiment mes origines. Mais nostalgique désir de ce paysage-là, oui, comme d'une terre plus conforme à ma nature, c'est-à-dire à mon histoire, probablement.

Je songe à ce petit château de Bonnabaud qu'habitait la vieille Mlle Deschamps, notre voisine de Chamalières, l'une des plus étranges, et attachantes, et marquantes personnalités de mes premières années. On la disait riche à millions, elle avait l'air d'une pauvre. Je crois qu'un homme l'avait ruinée, en grande partie. Mais ce n'est pas pour cette raison qu'elle avait cette allure de mendicante, qui faisait qu'on lui eût volontiers tendu une pièce de cent sous, par charité, n'eût été son air résolu, et sa façon d'aller droit devant elle, par les chemins et par les bois, suivie toujours de sept ou huit chiens.

Elle fait de nombreuses apparitions dans mes livres, sous une forme ou sous une autre. Elle m'aimait beaucoup, et souhaitait me laisser sa bibliothèque, disait-elle. En fait la bibliothèque brûla avec la villa de Chamalières, sur l'avenue Thermale. Et Mlle Deschamps fut alors conduite dans quelque hôpital ou maison de repos, où elle mourut peu de temps après, âgée de presque cent ans. Je ne l'avais guère vue qu'à Chamalières. Peut-être étions-nous allés une ou deux fois, dans ma petite enfance, lui rendre visite à Bonnabaud. De ces excursions lointaines je n'ai qu'un souvenir très confus. Mais je me rappelle m'être rendu seul à ce château perdu, il y a dix ou vingt ans, et aujourd'hui il fait retour dans mon esprit comme le lieu désirable par excellence, par sa solitude que peut-être je m'exagère, par sa proximité des volcans, par son orientation vers le couchant, par-dessus la Sioule qu'il domine.

Voilà que me revient donc, et même en force, cette rêverie passagère et fidèle d'un château en Auvergne, ou d'un simple manoir, perdu sur la lande, et où je ne ferais rien de public, surtout, n'organiserais pas d'expositions, ne fonderais pas d'association, ne songerais pas au moindre festi-

val et n'aurais rien à montrer aux curieux. Je n'arrive pas à entrevoir par quel incroyable égarement de l'esprit j'ai pu me lancer dans toutes ces activités d'animateur culturel qui sont bien ce qu'il y a de plus contraire au fond de mon caractère. Ou plutôt je ne le comprends que trop : par vanité, bien entendu. Voie de la sagesse : un long labeur de la vanité vers l'orgueil.

Ensuite il s'agit encore, certainement, de se dépouiller de l'orgueil, comme on s'est dépouillé de la vanité. Mais nous sommes loin d'en être là, Dieu sait. Pour le moment c'est sur l'orgueil qu'il faut s'arc-bouter, pour se débarrasser de la vanité.

Vendredi soir, avant-hier, dans ma chambre de l'hôtel du Parc des Volcans, en bordure de l'autoroute, j'ai vu l'émission de Bernard Pivot où paraissait Emmanuel Carrère, et aussi Michel Polac, Patrick Grainville, d'autres. Au fond j'en suis à me réjouir, orgueilleusement, de n'être jamais invité à ce genre d'émissions, de n'avoir aucune existence médiatique, de n'appartenir en rien à ce monde-là. Bien sûr c'est un cas de « ces raisins sont trop verts ». Mon noble détachement aurait plus de noblesse (je l'ai écrit cent fois) s'il ne m'avait pas été imposé de l'extérieur. Je n'ai pas d'envie particulière d'être invité à "Bouillon de culture" ou à des émissions de ce genre – ça tombe bien, nul ne songe à m'y convier. Mais les faits sont là, et nous pouvons nous permettre, par envie, de négliger leur origine impure : je n'en ai plus envie. Et si je n'en ai pas envie, c'est par orgueil. Je trouve humiliant cette situation d'écrivains en rivalité les uns avec les autres, en train de tâcher de se vendre, de briller, de séduire le public, c'est-à-dire de se couper les uns aux autres la parole.

Par un trait que j'ai prêté à Roman Roi, la seule séduction à laquelle je sois bon, c'est la séduction déjà faite, au moins aux trois quarts accomplie. Celle-là, je la parachève avec brio, et les déjà-séduits, confrontés à ma gentillesse, à ma modestie, n'ont plus la moindre chance de s'en sortir. Mais s'il *faut séduire, me vendre*, comme m'y invitait Jacqueline de Romilly lors de mon téléphonage de campagne académique, je suis au-dessous de tout. Je me ferme, mon visage aussi, ma parole s'embarrasse, une profonde répugnance me saisit et je ne suis bon à rien.

"Bouillon de culture", sans doute, si un jour j'y étais invité seul, comme un honneur que l'on solliciterait de moi. Mais pas avant. Cela dit, si on m'y invitait, je ne suis pas sûr que je refuserais d'y aller. Mais ça ne m'inspire pas d'envie, c'est déjà ça...

Pour l'Académie, le problème est réglé (dans mon esprit, à tout le moins) : je serai candidat une fois, une seconde fois, au siège d'Alain Peyrefitte, probablement, et ensuite on n'en parlera plus. Cela non plus, heureusement, ne m'inspire plus tant d'envie.

Je considère cette année 2000 comme déterminante, mais déterminante pour *clore* beaucoup de choses. Le siècle et le millénaire commencent en fait le 1^{er} janvier 2001. D'ici là je dois en avoir fini avec la vanité, et surtout avec la méchanceté. Mas mauvaises pensées, toutes mes mauvaises pensées, je dois les avoir évacuées avant cette date. C'est pourquoi il est indispensable que je me livre d'urgence à l'écriture de *Du sens*, et surtout de 325 g. Voilà ce qu'il me faut *dépasser* avant le troisième millénaire – autant dire me dépasser moi-même. Mais avant il faut que je me débarrasse d'Albers, ce dont je n'ai pas la moindre envie...

Ivan Illitch aussi présente ce trait que j'ai prêté à Roman Roi et qui est tellement mien, d'être bon, poli et généreux quand on lui rend tout ce qu'il estime qu'on lui doit ; de n'abuser pas de sa force quand elle est parfaitement reconnue ; de charmer les déjà-charmés. Lorsqu'il est procureur impérial dans un gouvernement de province et que se présentent devant lui des gens et même des puissants sur lesquels il peut tout, dont il a tout loisir de détruire d'un mot la carrière et la vie, il est à leur égard la délicatesse même, la gentillesse incarnée, la courtoisie faite homme, et il les surprend par son aménité. Loin de profiter des avantages dont il jouit, il les abdique sitôt qu'il en est parfaitement assuré.

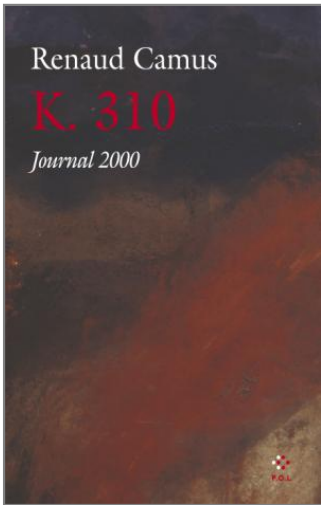
Dieu sait pourtant qu'il est loin d'être sans défauts. Tolstoï le présente avec un certain cynisme, avec beaucoup de réalisme en tout cas, à moins qu'il ne faille dire plutôt d'*humanité*, comme un être humain *moyen*, ni pire ni meilleur que les autres.

Le ton général du récit, ou du moins de toute sa première partie, est beaucoup plus réaliste, justement, voire naturaliste, que je ne m'y attendais – entre Balzac et Zola, d'une certaine façon. D'ailleurs Ivan Illitch lit Zola, à certain moment ; ou il *essate* de le lire, car il est déjà bien trop malade, à ce stade-là, pour pouvoir en tirer grand-chose.

C'est Flatters qui m'a mis sur cette piste – *La Mort d'Ivan Illitch*, je veux dire ; et Tolstoï en général, à présent, car lui-même est jusqu'au cou dans *Guerre et Paix* et va d'enchantement en enchantement. Il dit que le génie, la grandeur, la majesté frappent à chaque page, et que le lecteur est immédiatement confronté à la conviction d'avoir affaire à quelque chose d'immense, de monumental, comme *La Divine Comédie* ou *la Recherche*. Moi je n'ai pas lu *Guerre et Paix* depuis trente-cinq ans au moins, et je ne suis même pas sûr d'avoir mené à terme cette tentative adolescente, qui m'avait assez peu marqué.

De *La Mort d'Ivan Illitch* Flatters parlait récemment comme du livre des livres, le plus haut, le plus dépouillé d'afféteries, le cœur incandescent de la littérature ; de sorte que pratiquant Ivan Illitch, c'est Flatters lui-même que je lisais, car chaque fois que nous nous enfonçons dans un livre

N° d'éditeur : 1820
N° d'imprimeur : 031387
Dépôt légal : juin 2003
Imprimé en France



Renaud Camus
K. 310 (Journal 2000)

Cette édition électronique du livre
K. 310 (Journal 2000) de RENAUD CAMUS
a été réalisée le 11 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2003
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449543 - Numéro d'édition : 2723).
Code Sodis : N45282 - ISBN : 9782818008003
Numéro d'édition : 230312.